

Terre de feu

*« Allí termina todo
no termina : allí
comienza toto »*

Extrait de « Piedras Antarticas »
de Pablo Neruda

C'est là-bas que tout finit et ne finit pas : c'est là-bas que tout commence..., écrit Neruda à propos des terres du Sud, du sud de la terre. Nous y voilà, et c'est vrai qu'elles ont tendance à vouloir mettre fin à quelque chose, ces étendues de pampa et de vent, de pierres acérées et de gris marin. Sommes-nous ici aux confins du monde, ou au contraire en son cœur ? Est-ce la fin, ou le commencement (d'un voyage)... ?

Étalé de tout son long entre océan et Cordillera, le grand corps maigrichon du Chili a voulu nous faire croire que nord et sud n'ont rien à voir l'un avec l'autre, que l'un entame ce que l'autre finit : un pays de 4300 kilomètres de longitude. Nous y avons cru un instant, à découvrir le désert d'Atacama et sa population d'Aymara-atacamenos-metis finalement plus proche de ses cousins/voisins boliviens que du commun des chiliens. Pourtant, un grand panneau fiche à 4000 mètres d'altitude entre deux volcans sur le point de se réveiller nous avait bien prévenus. « Vous êtes au Chili ! ». Tout par la suite n'a

plus cesse de nous le crier : rues et routes goudronnées, villes à l'américaine, prix « exorbitants » pour nous qui arrivions du pays le plus pauvre d'Amérique

du Sud. Nos porte-monnaie ont en effet prit un coup, nos illusions aussi : nous venions de faire un grand pas vers la société occidentale consommatrice et avide de « progrès », a laquelle il nous faudrait prochainement retourner. San Pedro de Atacama, la vallée de la lune, les geysers

du Tatio, merveilles de la nature incroyablement parfaites et originales... Cependant, nous sentions que chaleur et soleil n'étaient plus à l'ordre du jour et nous sommes lentement laissé happer par la gravité, pour ne pas dire par le grand Sud que nous n'avons toujours pas perdu : direction Temuco, centre de la culture Mapuche du Chili.

Très longtemps résistants à l'ordre blanc, les Mapuche étaient craints et respectés par les Espagnols. Quelques incursions infructueuses des



Cérémonie donnée par une machi (chamane) lors de la libération du prisonnier politique Pascual Pichun

troupes étrangères sur les terres à civiliser avaient refroidi les Européens qui avaient fini par reconnaître la souveraineté des « Araucanos » (nom alors donné aux Mapuche) sur leur territoire, pourtant déjà amputé d'une bonne partie entre Santiago et Temuco. La tranquillité relative dont bénéficiaient les Mapuche fut

kilomètres de Traiguén, au nord de Temuco. Cet événement, que beaucoup attendaient depuis l'incarcération abusive du longko cinq ans auparavant, représentait également pour nous un symbole : celui des cultures indigènes d'Amérique opprimées et incomprises qui, pour se débattre dans une société qui les ignore et spolie leurs droits, engagent des actions légitimes mais pas toujours légales...

Pascual Pichun a été accusé de représenter une « menace terroriste » alors qu'il faisait des démarches pour récupérer des terres volées par Pinochet trente ans auparavant et revendues à une grande entreprise de coupe de bois. Il a été jugé sous la loi antiterroriste mise en place par le dictateur et toujours en vigueur au Chili, puis déclaré coupable grâce à l'intervention de témoin à visage couvert qui n'ont jamais été identifiés par la défense. Pascual a été une victime de plus de la loi du plus fort : celle de l'entreprise qui, au Chili comme ailleurs, est reine. Depuis plusieurs années déjà, nous entendions parler des prisonniers politiques Mapuche, dont quatre se trouvent encore aujourd'hui incarcérés à la prison d'Angol. Nous avons signé plusieurs pétitions pour exiger leur libération auprès de « la Bachelet », présidente du Chili depuis 2005. Aujourd'hui présents sur les lieux, au contact de ceux qui vivent le Chili chaque jour, nous nous sommes rendus à l'évidence : il reste encore beaucoup à faire et à comprendre pour que les peuples indigènes soient enfin respectés et considérés comme des êtres humains détenteurs de droits et de besoins, et non pas seulement comme des mascottes touristiques.

Les Mapuche ont compris que,

s'ils veulent jouer un rôle concret dans leur pays, il ne suffit pas d'attendre que les mentalités changent à leur égard. A Temuco se crée actuellement le premier parti politique Mapuche, Wallmapuwen. Pedro Mariman et Gustavo Quilaqueo, qui nous ont reçus en leur fief, ont les idées claires : il y a très peu d'acteurs politiques Mapuche dans les 8e, 9e et 10e régions (Bio Bio, Araucania et région des lacs), où vit la majorité des Mapuche puisque s'y trouvent ses terres ancestrales. La raison est simple : après l'annexion du pays Mapuche, les différents gouvernements de la République ont joué d'une stratégie très vicieuse pour venir à bout, à petit feu, de la culture indigène qui faisait la force du peuple : ils ont encouragé l'installation massive de colons sur les terres indigènes en offrant à chaque étranger ou chilien une parcelle de terre de 50 à 500 hectares selon les origines. En revanche, les Mapuche se sont vus gratifiés de 6 hectares par personne considérés comme « réserves » indigènes réparties en divers endroits et séparées par des terres désormais propriétés de colons. Non seulement le peuple Mapuche a été ainsi métissé, mais aussi petit à petit chassé de son propre territoire : les 500.000 hectares ainsi distribués aux « Indiens » par le gouvernement au 19e siècle n'ont pas connu d'amplification malgré la croissance de la population indigène. Les Mapuche, qui représentent aujourd'hui le plus grand groupe ethnique du Chili, se sont retrouvés à l'étroit, contraints d'émigrer en ville faute de terres à travailler pour survivre. La plupart sont allés à Temuco, beaucoup d'autres à Santiago du Chili. Aujourd'hui, ceux qui se revendiquent indigènes ne représentent que 30% de la population totale de la 9e région, et 50% de la population Mapuche est urbaine.



Ah, mate... quand tu nous tiens!

cependant balayée par les armées de la jeune république chilienne, décidées à soumettre les barbares Auracunos qui plièrent en 1884 devant le renfort d'hommes, d'armes et de motivation nationaliste. La fameuse véracité du peuple Mapuche était écrasée mais pas annihilée. Il n'y a qu'à se frotter un peu à lui pour s'en rendre compte.

Notre première incursion en territoire indigène a eu lieu à l'occasion de la libération du prisonnier politique Pascual Pichun, longko (autorité) de sa communauté située à quelques

Les 8e et 9e région, contrairement à leurs cousines du nord, se voient gratifiées de pluie. Là-bas commencent les grandes forêts, les pics enneigés au sommet de la Cordillera que l'on distingue, les jours de beau temps, depuis la côte pacifique. Pour les colons, ces terres riches furent une aubaine : en les déboisant, on obtient du bois pour le chauffage et la construction, des pâturages pour le bétail et des hectares à cultiver. Avec le temps, on a compris que l'industrie du bois était synonyme de progrès et de développement : le monde entier a besoin de bois ! On a sélectionné les espèces qui croissent le plus rapidement (les conifères importés, par exemple), et on les a implantés sur les terres jadis occupées par les Mapuche et/ou par des

centime des millions de dollars que génère l'industrie du bois. On demande très rarement leur avis aux Mapuche, et pour cause : on connaît leur caractère fort qu'ils n'ont pas tout à fait perdu avec les années de domination et de métissage. Certains Mapuche décident donc de se battre en engageant un processus de récupération de terres, comme c'est le cas de Pacual Pichun, de ses fils et d'autres encore. Ou, comme les membres de Wallmapuwen, ils s'organisent politiquement pour avoir enfin un poids dans la société chilienne d'aujourd'hui, pour être enfin consultés. Les Mapuche en ont assez de voir leur image utilisée à des fins touristiques, sans qu'aucun effort ne soit réellement fait pour les intégrer à la vie du

pays. Après ce premier tour d'horizon de la situation, nous avons décidé de nous immerger un peu plus profondément en Wallmapu, en pays Mapuche. En arrivant à Lonquimay au début du mois de mars, nous ne nous imaginions pas que se préparait le moment le plus important de l'année pour les Mapuche Pehuenche, les

hommes du pehuen. Le pehuen, en langue autochtone, ou *Araucaria araucana* de son nom scientifique, est l'arbre-Mère qui donne aux Pehuenche ses fruits, et donc la vie. Chaque année, la population rurale, qui vit dans des maisons aux critères assez semblables à ceux du « Chilean way of life », quitte les villages et les communautés situées dans les vallées et monte aux

« ranchos » ou « veranadas » (lieu de vie d'été situés dans la Cordillera, c'est-à-dire sur les contreforts de la Cordillère des Andes) où elle passera plusieurs semaines à récolter les pignons du pehuen. Don Pedro Domihual et son épouse Otilia, qui s'approprièrent à rejoindre les hauteurs, ont accepté de nous recevoir. Nous qui avons déjà fait l'expérience du ramassage de pignons auprès des Navajos d'Arizona en 2005 étions curieux et très tentés par cette nouvelle expérience. Quelle ne fut pas notre surprise lorsque, le soir de notre arrivée chez eux, nous avons découvert le fameux pignon, beaucoup plus gros que celui produit par les conifères d'Arizona et qui n'a ni la même forme ni la même couleur ! Et contrairement aux pignons nord-américain qui ne naissent que tous les cinq à sept ans, ceux d'Araucanie mûrissent tous les ans.

Quelques jours plus tard, nous accompagnions Don Pedro et sa femme à leur veranada et nous mettions au travail. Pour survivre, le couple devait récolter 30 sacs de 65 kilos environ pendant le mois qui viendrait. Il en garderait dix pour sa consommation et vendrait le reste pour acheter sel, sucre, farine, blé, riz et herbe à maté pour l'année à venir (Les Pehuenche étant des collecteurs, très peu d'entre eux sont agriculteurs : ils leur faut donc s'approvisionner en grain s'ils désirent varier leur régime alimentaire). Avec un peu de chance, il pourrait trouver un acheteur « honnête » qui lui offrirait 300 pesos par kilo, soit moins de 50 centimes d'euros, pour les revendre entre 700 et 1000 kilos sur le marché chilien.

La veranada de Don Pedro est constituée, en tout et pour tout, de deux cabanes (toldo) en bois de pehuen mort, puisqu'il est interdit, dans la culture Pehuenche, d'abattre un *Araucaria*. Dans l'une d'elle dort le couple, tandis que l'autre sert de réserve pour les



Dégustation de pignon au bord du feu

espèces végétales natives aujourd'hui sévèrement menacées. Lorsqu'on emprunte la Panaméricaine entre Santiago et Temuco (à 700 kilomètres de distance), on peut voir les immenses et jeunes forêts en sursis plantées par les entreprises, qui détruisent les sols par leur acidité et leurs besoins. Bien entendu, les Mapuche, occupants ancestraux de ces terres, ne voient pas un

Le pehuen, en langue autochtone, ou *Araucaria araucana* de son nom scientifique, est l'arbre-Mère qui donne aux Pehuenche ses fruits, et donc la vie. Chaque année, la population rurale, qui vit dans des maisons aux critères assez semblables à ceux du « Chilean way of life », quitte les villages et les communautés situées dans les vallées et monte aux

pignons fraîchement ramassés. De notre côte, nous avons installé notre tente dans la clairière la plus proche, en veillant bien à ne pas nous



Venez, venez, petits pignons... !

trouver sous un pehuen femelle qui aurait risqué de chatouiller un peu violemment la toile de notre maison : chaque jour, les « têtes » des arbres lâchaient des milliers de pignons en s'ouvrant, qui venaient s'écraser sur le sol des bois. N'ayant pratiquement que ce que la nature nous donnait pour survivre, nous avons vécu au rythme des pehuen. Avec le bois mort de l'arbre, nous avons alimenté le feu qui nous a permis de cuisiner les pignons, de faire chauffer l'eau pour le maté (la tradition du maté est aussi forte de ce côté du Chili qu'elle l'est en Argentine) et de nous réchauffer. Après avoir passé la journée à ramasser des pignons, nous les retrouvions dans nos assiettes chaudes et fermes, sous leur cosse rouge. Radieux, le

soleil nous a encouragés en réchauffant nos reins douloureux et en faisant s'ouvrir quotidiennement des têtes d'Araucaria. Don Pedro

nous a avoué n'avoir jamais connu une saison si abondante, ajoutant que la prochaine serait sûrement très mauvaise, comme c'est en général le cas. Quitter la région de Lonquimay et sa Cordillera enneigée n'a pas été facile. Don Pedro et sa femme étaient attachants et il semblait qu'ils étaient déjà agés pour un tel travail. Un coup de main prolongé de notre part ne leur aurait pas fait de mal ! Nous avons du cependant nous rendre à l'évidence : l'automne était bel et bien aux portes du temps malgré les airs d'été languissant qu'il se donnait. Nous savions par ailleurs que la Patagonie ne nous attendrait pas pour se laisser prendre par les vents et la froideur. Comme à l'accoutumée, nous avons donc pris congé de nos nouveaux amis pour nous laisser glisser toujours plus au sud, jusqu'à l'île de Chiloe, dernier bastion Mapuche sur notre trajet vers les terres australes.

Chiloe, deuxième île d'Amérique du Sud par sa taille, était jadis le territoire des Chono, peuple originairement nomade qui n'existe plus en tant que tel car totalement métissé, et des Mapuche Williche. L'île avait une condition très particulière sous l'occupation espagnole, puisque les colons qui s'y étaient établis, plutôt que d'imposer leur culture, avaient adopté celle des Williche, tout en conservant quelques unes de leurs

coutumes. Cette symbiose donna naissance à la culture Chilote.

Avec l'invasion des troupes chiliennes, les Williche perdirent les droits qu'ils avaient conservés sous l'occupation espagnole. Aujourd'hui confrontés à des problèmes d'usage d'un territoire qui était autrefois le leur, ils réalisent que territoire n'est pas uniquement synonyme de terre, mais aussi de santé, de bien être, de vie. Manuel Munoz, anthropologue Williche, a participé à la création du centre de santé Mapu Nuke (Terre Mère) qui a pour but de développer l'usage des plantes natives de l'île et de la médecine traditionnelle indigène pour venir à bout de la maladie, commune chez les Williche. Cette initiative a été développée à la suite d'un litige qui a opposé les Williche à des chercheurs japonais qui, dans les années 1980, ont profité de la naïveté des indigènes pour venir faire des prélèvements de gènes sur des personnes Williche avec l'aval du Ministère de la Santé chilienne. Les Japonais suspectaient en effet les Williche d'être immunisés contre un certain type de cancer. De retour au Japon, les chercheurs ont breveté les gènes Williche afin de les utiliser pour leurs recherches et l'élaboration de traitements. Les Williche de Chiloe n'ont appris que très tard la supercherie. « Non seulement on nous volait nos terres, on écrasait notre culture, mais en plus, on était assez vicieux pour nous dérober nos propres gènes ! » s'est exclamé Manuel en nous racontant cette étrange histoire. En créant Mapu Nuke, Manuel et ses amis décidaient de prendre en main leur santé et leur connaissance des plantes natives de l'île tout en protégeant ces dernières du bio-piratage.

Pendant près de deux semaines, les Chilotes nous ont ouvert la

porte de leur univers. Nous avons découvert les immenses forêts primaires constituées de Tepu, de Canelo, de Coihue, d'Ulmo... Les feuilles du Tepa (*Laurelia philippiana*), sacrées pour les Williche, se mâchent, un peu comme les feuilles de coca. Elles ont le pouvoir de soigner et de purifier. Neddiel, chanteuse Williche, a entonné pour nous plusieurs airs du Gulkantun, chant cérémoniel Williche, avec son kultrun, le tambour propre aux Machi (shaman), dont l'usage lui a été autorisé par les maîtresses de paix de Chiloe. Dans le bateau qui nous a extirpés de l'île et du monde Mapuche par la même occasion, nous avons réalisé que s'achevait ainsi, par un jour bleu et brillant, notre découverte du monde indigène américain. Il nous restait

australs : l'absence incroyablement présente de ceux qui vivaient sur ces terres avant que tout finisse. Les peuples patagons et feguinos (de Terre de Feu) dont certains ont disparu tandis que d'autres agonisent encore.

Descendre en Terre de Feu n'est pas une mince affaire si l'on souhaite s'écarter des sentiers battus. Tandis que beaucoup choisissent de suivre l'une des quelques routes qui passent par l'Argentine, se frottant ainsi aux lieux les plus touristiques du pays, et que d'autres prennent tout simplement le bateau qui longe toute la côte patagonne pacifique, nous avons, encore une fois, choisi la solution la plus compliquée, sachant que plus le chemin est difficile, plus les heures sont intenses. Arriver à Chaiten en fin de saison

touristique nous a immédiatement mis dans le bain. Pas de bus avant quelques jours. De la pluie. Des arbres. Un léger tremblement de terre. Presque le silence. Ainsi, nous qui avons renoncé à l'autostop depuis l'hémisphère opposé, avons du remettre cela. A notre plus grand plaisir!

En autostop, les trois premières

heures sont les plus pénibles. Une fois la limite atteinte, attendre devient comme le reste... : partie de la vie. Pourtant, ce lundi-là, qui s'annonçait très peu adéquat pour voyager en pouce (peu de voitures sur la piste, bruine

bretonne, fatigue) s'est avéré fructueux. Nous arrivions en effet le soir-même 450 km plus au sud grâce à un camionneur qui transportait des fruits de mer pour les tablées du Vendredi Saint. Nous avons en effet omis le fait que nous entrions dans la semaine sainte, ce qui représentait objectivement une aubaine en cette saison : nous verrions probablement passer plus de véhicules. Nous n'avions cependant pas pensé que les fêtes attireraient tant de monde à Aysen, le soir de notre arrivée vers minuit : tout ceux qui ont daigné ouvrir la porte de leur auberge n'ont eu qu'un mot à la bouche. « Lleno ! ». Complet. Très peu patiente en ce qui concerne mon sommeil, j'ai fini par débouler à la gendarmerie pour exiger un mètre carré de gazon ou planter notre tente, chose qui m'a finalement été concédée, non sans mal !

Ainsi s'achevait le premier jour d'une épopée qui durerait une semaine. Notre chemin, apparemment béni des dieux, nous a conduits à Tortel, petit village blotti dans le creux d'un fiord, puis à Villa O Higgins, là où s'arrête la fameuse route australe et toutes les autres routes avec elle. Pour ceux qui veulent aller plus loin, il faut avoir le pied marin ou opter pour l'Argentine (finalement incontournable !) ce qui, pour un Chilien, est une chose difficile à concevoir (les deux nationalités n'ont jamais réussi à s'entendre !). Pour nous Français, l'expérience n'était en rien effrayante. Nous avons donc pris le bateau bimensuel qui traverse la lac O Higgins, obtenu notre tampon de sortie du territoire chilien une fois de l'autre côte, puis avons marché 25 km jusqu'aux douanes argentines, obtenu notre tampon d'entrée en territoire argentin avant d'en reprendre pour 15 km jusqu'à la prochaine route. Après deux jours avec l'impression d'être seuls au monde, entre deux



Fin d'un jour en Araucanía

encore la Patagonie, ce qui n'est pas rien. Pourtant, aussi grande et somptueuse que soit cette partie du globe, même aux pires jours d'un automne rageur, un trou béant (autre que celui de la couche d'ozone !) marque ces espaces sauvages

pays, face aux plus grandes œuvres de la nature, Mont Chalten ou Fitz Roy (selon le côté de la frontière duquel on se trouve) complètement dégagé, glaciers baveux, végétation endémique rougissante sous la caresse de l'automne, le retour à la civilisation a été...secouant.

Adieu solitude fraîche et colorée ! Bonjour civilisation ! Bonjour touristes bariolés et fagotés des derniers appareils du «fashion trekkeur». A El Chalten et Calafate, il n'y a pas

vergogne, dans un besoin d'afficher ses tendances « politiquement correctes » après cinq cents ans de dénigrement, de destruction et de génocide. Si ces lieux sont faits pour les touristes, il n'ont réussi, en ce qui nous concerne, qu'à nous faire fuir. Mais jusqu'où ? Nous sommes bientôt au bout. C'est inquiétant...

Retour à l'envoyeur : le Chili (tout cela semble compliquée, mais avec une bonne carte sous les yeux, vous comprendrez

que tout les chemins ne mènent pas en Patagonie chilienne !). Toujours plus au sud, en cette Patagonie qui se fait de plus en plus chauve et fanée. Et voilà qu'à quelques brasses de la Terre de Feu, au nord du détroit de Magellan, nous découvrons, hors des sentiers touristiques, la vie patagonne, la vraie. Pas celle des longues

randonnées à travers les parcs nationaux (qui, ceci dit, valent le détour) a chatouiller de l'œil le guanaco (lama sauvage, pour être rapide) et le campeur coloré. Non, la Patagonie du « gaucho », de cet homme aux joues rouges de vent et d'étendues qui, depuis qu'il s'est emparé de cette terre, y vit à cheval parmi ses moutons et ses vaches. L'œil fier, béret basque au front et mate entre les mains, il ne vieillit pas. Le gaucho, d'origine européenne, a volé son âme à la Patagonie et à ses habitants qui

ne résistèrent pas longtemps à son besoin désespéré de terre et d'expansion. Il est allé jusqu'où le monde ne le permettait plus, jusqu'où l'herbe jaune faiblit sous la claqué du vent.

Nous sommes allés au-delà du domaine du gaucho, de la Patagonie et de la Terre de Feu. Un beau matin, magnifique et serein, le ferry de marchandises nous a déposés sur le rivage de l'île Navarino, aux portes de Puerto Williams, ville la plus australe du monde (vous pensiez qu'Ushuaia détenait le record : c'est faux !). C'est sûr cette terre que vivaient les Yamana (yagan) avant que l'homme blanc ne viennent l'exterminer à coup de microbes, de pêche intensive et de prières. Aujourd'hui, la dernière Yamana de sang pur, Cristina Calderon, partage son temps entre la fabrication d'artisanat à vendre aux touristes et la participation aux nombreux documentaires réalisés sur elle. Dans son immense hypocrisie, l'homme blanc pleure sur les restes des cultures qu'il a lui-même annihilées, tandis que d'autres génocides ont lieu sous ses yeux sans qu'il daigne s'en inquiéter.

Fin du monde, fin d'un peuple, fin d'un voyage... Aujourd'hui à Ushuaia, je ferme les yeux sur ce saisissant voyage, sur les montagnes enneigées et les forêts d'épinettes du Canada, sur les fiords brumeux d'Alaska et du Chili, sur la banquise immaculée de l'Arctique et le désert de sel de l'altiplano, sur les plages soyeuses des Caraïbes et les formes provocantes des canyons d'Arizona et du Mexique. Je déguste du regard les glaciers de Patagonie, l'immense jungle amazonienne et les ruines incas. J'entends les chants excités des Tlingit, le



Chiloe, nous prenons congé de toi...

une maison qui ne soit hôtel, auberge, bed and breakfast, que sais-je ? Tout est à vendre, tout est à acheter, même le sublime Perito Moreno, troisième glacier du monde par sa taille, dont la vue coûte aux étrangers trois fois plus cher qu'aux Argentins ! Les agences de voyages et autres commerces touristiques surenchérisent : c'est celui qui trouvera le nom le plus aguicheur. Selk'nam Tours, Kewashkar Cafe, Librairie Onas, etc. On utilise le nom des tribus indigènes sans

son rugissant des tambours Dene, la mélodie de la flûte Navajo. Je partage de nouveau l'intimité des femmes Kuna, Quechua et Maya. J'écoute les plaintes des Mapuche, des Aymara et des Guambiano. Je savoure la diversité de cette Amérique que j'aime, je soutiens son cri d'unité et sa soif de vie. Je la remercie d'être si belle tout au long de son grand corps maltraité. Je suis reconnaissante aux peuples indigènes de poursuivre la lutte pour la sauvegarde du monde. Je les félicite d'avoir survécus au chaos.

De ce bout de monde qui pour nous marque la fin de deux ans de voyage, nous inaugurons aujourd'hui le commencement

d'une belle aventure : celle de la lutte pour la Vie. Nous vous invitons à nous y suivre...

A tous ceux qui ont eu le courage de nous lire, un grand merci !

A tous nos amis Mapuche, Chiliens et Argentins : Chaltumai, gracias !



Fin d'un jour en Araucania

Quelques sites à visiter selon vos intérêts :

www.abm.fr (Aventure du Bout du Monde : site de voyageurs)

www.aux4coinsdumonde.org (festival du film du voyage et de l'aventure)

www.azkintuwe.org (journal électronique Mapuche en espagnol)

www.wallmapuwen.cl (site officiel du parti politique Mapuche Wallmapuwen)

www.icrainternational.org (soutien aux peuples indigènes dans le monde)

Nous tenons à remercier tout particulièrement : Florence Schall, Luis Azua, Claudio Cratchley, Guillermo Cratchley, Pedro Mariman, Gustavo Quilaqueo, Claudio Curihuentro, Patty Rain, Guido Brevis et Jaime, Pedro Cayuqueo, Lonko Pascual Pichun, Mabel Pichun Cid, Rodrigo Lillo, Pablo Calfuqueo, Joanna Huenchun, Juan Carlos Domihual, Pedro Domihual et Otilia, Oscar et Alberto Nehuelcura et leur famille, Renato Arancibia, Manuel Munoz, Neddiel Munoz, Pablo Aranguiz, Armando Naitureo (lonko de Chiloe), la communauté de Weketrumao (Chiloe) et son lonko Jose Neun, Gerald Huchet, Alvaro Zuniga, les militaires de Puerto Yungai, les gendarmes du poste frontière du lac du Desert et tous ceux qui ont accepté de partager leur voiture ou leur camion avec nous ! Un grand merci « Spécial camera » à Olivier Basset, Jacques et Samuel Ducoin, Jean-Luc Diquelou et Odile Paugam.

Nos sponsors :



Défi jeune (DDJS du Morbihan)

Praxis



ameriquenordsud@netcourrier.com

davidducoin@netcourrier.com

baudinjulie@hotmail.com

Julie BAUDIN
et David DUCOIN



www.tribuducoin.com